



# LES WRIGGLES



Les Wiggles ont l'esprit de contradiction. Alors que l'incantation à la mode est « tous ensemble, tous ensemble ! », ils intitulent leur dernier disque « Moi d'abord ». Du titre d'une chanson douce-amère qui s'interroge sur la difficulté de produire du collectif à une époque où tout pousse à l'individualisme, et dont le questionnement irradie tout l'album.

Peut-on penser une seule micro-seconde aux autres lorsqu'on explore compulsivement les linéaires d'un supermarché, à la recherche du bonheur en couleurs et en promo ? « Ma philosophie ».

Est-il possible de fixer autre chose que son propre nombril quand on est un mec, un mâle, un gars, un homme, un vrai, dont les burnes bien moulées ne sont que deux maillons de la grande chaîne virile qui entoure le monde ? « L'amour, c'est pas ce que tu crois ».

Qu'est-il le plus regrettable d'abandonner : sa fierté ou son meilleur ami ? « Le petit pardon ».

Y a-t-il un moyen de rester sociable quand ces putains d'intermittents qui habitent l'appartement du dessus répètent leur spectacle punk toute la nuit et se couchent à l'heure où on se lève ? « Les voisins ».

Comment faire pour s'intéresser à autrui quand on trouve qu'il a une tronche de cake et comment faire pour se rendre intéressant quand autrui trouve qu'on a une tête de noeud ? « Délit de face yes ».

La collectivité est-elle une si bonne chose quand on sait qu'elle peut prendre la forme de bandes mafieuses corses qui refusent du monde quand elles organisent une conférence de presse ? « Comme Rambo ».

Autant d'interrogations, autant de chansons, traitées et interprétées sur tous les tons, mais avec la ferme détermination de ne jamais les prendre à la légère.

Que se passe-t-il ? Les Wiggles ont pris la grosse tête, ils se la pètent grave ? Sûrement pas. Les Wiggles ont grandi, comme les salles dans lesquelles ils se produisent.

Quand il a débuté il y a quelques années dans le minuscule café-théâtre Le Movies, sur une scène de cinq mètres carrés qui avait du mal à le contenir, le clown ricanant et inquiétant des Wiggles était un beau bébé prometteur et turbulent. Au fil des ans, de Point-Virgule

en Café de la Danse, de Cigale en Olympia, de salles de banlieue en théâtres de province, il a poussé, pris du poids, mûri. C'est d'abord devenu un gamin farceur et effronté, la morve au nez, les genoux perpétuellement écorchés, toujours à l'affût d'une sonnette de notable à tirer, puis un ado révolté et déconneur, avec du poil aux pattes, du duvet au menton et des muscles qui ne demandent qu'à servir. Et le voilà en 2005, au Zénith de Paris, jeune adulte en pleine possession de ses moyens, toujours blagueur mais avec déjà des cicatrices qui auront du mal à s'effacer. Dans un spectacle 100 % tout neuf, comme pour marquer le coup.

Sur scène, désormais, les Wiggles ont des chaises. À roulettes. Mûrir ne signifie pas forcément vieillir. Ils ne portent plus un short, mais un pantalon long. Rouge, toujours. Normal. C'est la couleur de la colère et du danger, mais aussi de la timidité et de la chaleur. Et de cet organe indispensable quoiqu'un peu encombrant qui s'appelle le cœur. Il en est de plus en plus question, du cœur, dans le monde des Wiggles, qu'il soit primesautier, en morceaux ou au bord des lèvres, que ses pulsations soient inaudibles ou qu'il fasse exploser le cerveau à force de battre comme un malade.

Pour qui aime ranger les artistes par catégories bien définies, les Wiggles sont un vrai casse-tête, qui ne s'arrange pas avec le temps. C'est un groupe sans leader, un corps en perpétuel mouvement surmonté de cinq têtes qui bouillonnent. Ils sont, avec un talent égal, à la fois auteurs, compositeurs, chanteurs, musiciens et comédiens. Leurs chansons prennent la forme de sketches, elles sont drôles, violentes, tristes, mélancoliques, dérisoires, engagées, joyeuses, absurdes et, parfois, tout ça en même temps. Leur univers est fait de pètages de plombs, de tragi-comédies sociales, d'échappées poétiques, d'histoires d'amour qui commencent bien et finissent mal, quelquefois l'inverse. Il arrive aussi qu'elles ne commencent même pas. Leurs personnages sont des braves gens, des salauds, des psychopathes, des doux dingues, des victimes, des bourreaux, des quidams, des ex-stars des eighties, des olives, des belettes... Ils font les guignols, des vocalises, de la musique de djeuns avec la bouche, des acrobaties imbéciles, des chorégraphies élaborées, ils hurlent, ils chuchotent, ils grimacent. Les yeux braqués sur

**l'actualité, à l'affût de l'air des temps qui changent, les pieds sur terre et la tête dans les étoiles, ils sont toujours modernes mais jamais branchés.**

**Pour qui ne rêve que de simplicité et de pureté, les Wiggles sont un cauchemar. Pour les autres, ceux qui se reconnaissent inévitablement dans les histoires qu'ils racontent, ceux qui savent que le monde n'est qu'un vaste immeuble et qu'on est tous plus ou moins voisins de palier, locataires en sursis à la merci d'un syndic qui a l'obsession de la rentabilité, ils sont un petit bonheur, qui a bien grandi, lui aussi.**

**Gérard Biard**